

Lauzun fut enchanté. Il saisit l'éventail; et, s'arrêtant sous un lustre écarté, il chercha quel mystère pouvait contenir l'aimable messager. A l'angle de l'éventail, et tout à côté d'une délicieuse peinture à la Wanloo, comme on les prodiguait alors, le duc aperçut très-distinctement écrit: *I love you*, trois mots seulement qui lui parurent charmans, bien qu'il n'en comprît pas un seul. Que signifiaient ces trois mots? Lauzun les grava dans sa mémoire, et à chacun de ses amis il demandait: Comprenez-vous *I love you*? A quoi personne ne pouvait répondre. Jusqu'au jour, Lauzun fut tourmenté par son incertitude; il aurait voulu deviner le sens de cette phrase si courte, et il ne l'osait pas; plus d'une fois il fut sur le point de la comprendre; mais il aurait si fort rougi d'un contre-sens, que l'explication s'arrêtait sur ses lèvres. Ce ne fut qu'un grand jour et quand il pensa que le palais de justice devait être ouvert, qu'il envoya son valet de chambre lui chercher un dictionnaire anglais, et qu'enfin à force de travail, à force de recherches et de combinaisons savantes comme jamais il n'en avait fait, il arriva à traduire *I love you* par *je vous aime*, et il sauta de joie autant pour le moins de sa science que de son bonheur.

Voilà comment les Français les plus élégans de ce siècle si élégant et si poli avaient été élèves! une cour où pas un homme ne sait un mot d'anglais! Ils auraient été bien étonnés les jeunes et imprévoyans courtisans, si on leur eût dit qu'un jour la France saurait aussi bien l'anglais que l'Amérique, et qu'il lui en coûterait aussi cher pour l'apprendre!

LETRE INTERSSANTE DE MR. WILLIAM R. LOUNT, FILS
DE M. S. LOUNT EXECUTE POUR HAUTE TRAHISON.

Pontiac, Michigan, 12 Juillet 1838.

Mon cher monsieur.—Le fils de votre ancien et sincère ami Samuel Lount, qui, malgré les sollicitations pressantes de près de quarante mille citoyens du Canada, a été cruellement exécuté par Arthur, vous envoie ses respects, les accompagnant d'un court récit de ses actes après la lutte inégale et opiniâtement contestée près de Toronto. J'eus le malheur d'y être sérieusement blessé, pris en conséquence et incarcéré dans une prison, où je passai un mois sans avoir la permission de voir aucun de mes amis ni d'en recevoir aucune assistance. Par l'intermédiaire et l'influence de quelques uns de mes amis toriens je fus alors admis à caution pour £600 et retournai chez moi, gardé de près. Je trouvai la maison de mon père dévastée, ma mère et toute notre famille chassées par une bande de ces forcenés avides de sang, les orangistes irlandais, le fléau de notre chère patrie, (plus terrible encore qu'une épidémie.) Je les cherchai dans leur retraite, et leur demandai de se réunir encore une fois sous le toit paternel, et ayant encore quelque propriété personnelle nous achetâmes des hardes pour remplacer celles qu'on nous avait prises. Mais les magistrats intervinrent disant que les biens-fonds appartenaient à la reine. Ma mère s'adressa à Sir F. B. Head pour la permission d'en vendre assez pour nous soutenir, mais elle obtint pour réponse qu'aucuns des biens-fonds de mon père ne nous appartenaient maintenant et nous enjoignit strictement de ne pas y toucher. Mon père avait à peu près \$10,000 à lui dues, mais je ne pus en retirer \$10, parce que ceux qui avaient la volonté de payer en étaient empêchés par les autorités qui allèrent jusqu'à les menacer. Pourtant, nos amis personnels s'offrirent et nous assistèrent tant qu'ils le purent sans exciter de soupçons jusqu'à ce que la nouvelle foudroyante nous arriva que mon cher père, pour l'apprehension duquel on avait proclamé et offert \$2000, n'ayant pu s'échapper fut conduit à la prison de Toronto. Ma mère alla pour le voir, mais on lui commanda de s'en aller. Elle s'adressa au gouverneur Head, mais cet homme dur et cruel lui refusa même la grâce de voir mon pauvre père. Elle la demanda à plusieurs reprises, mais il paraît qu'on se plaisait à refuser ses pressantes demandes. Un jour un capitaine de l'armée anglaise plus sensible que ne le sont en général nos maîtres britanniques, vint voir ma mère, et lui dit qu'il s'intéresserait pour elle auprès de Sir Francis, ce qu'il fit en effet. Pour la première fois, après l'expiration de deux mois, on lui permit de lui parler. Elle fut aussi surprise qu'affligée de

son état; ses yeux étaient rentrés dans leurs orbites, son visage était pâle comme la mort, il ressemblait à un squelette et était chargé de chaînes. Mon pauvre père avait voyagé nuit et jour, des centaines de miles, traversant forêts, rivières, marais, déserts, jusqu'à ce qu'enfin, en essayant de passer le lac Erie, à la vue même de son pays natal, où la liberté aime à séjourner, il fut ramené de nouveau sur la côte inhospitalière du Canada, entouré d'une horde de nègres et de volontaires, tradant devant leurs magistrats; il allait, sous un nom supposé, subir un examen sur une accusation de contrebande de sel, accusation dont il eût sans doute été déchargé; mais malheureusement Sam Jarvis, le mauvais génie de son pays, arriva, s'arrêta que c'était Lount le rebelle et ordonna qu'il fût gardé de près. On lui enleva alors son argent, sa montre, sa chaussure, son chapeau et son habit et ainsi dépouillé on le fit marcher 12 milles par le froid glacial du mois de février; il faillit en mourir. Il raconta ceci à ma mère durant la courte visite qu'elle lui fit. On lui dit ensuite de se retirer et durant son long emprisonnement il ne lui fut plus permis de le voir jusqu'à la veille de son exécution, jour où la prière qu'il fit de voir encore une fois sa famille lui fut accordée à regret.

C'est alors que je pus le voir pour la première fois, il paraissait résigné à son sort et ne craignait pas la mort, considérant qu'il succombait pour une grande et bonne cause. Même alors je ne pouvais croire que la sentence inhumaine de notre ancien ennemi le juge Robinson ser mise à exécution—mais le ministère anglais avant soif de son sang—Sir Geo. Arthur était bien disposé à ployer à leur désir, et mon brave, généreux et malheureux père fut conduit à l'échafaud pour son amour de la liberté et fut, à la pointe du jour, sacrifié comme sa victime; le fil de la vie fut tranché! oh! dans quelle affliction notre famille, jadis si heureuse fut-elle plongée! il est au-dessus de mes forces de le décrire. Jamais je ne souhaiterai même à nos plus grands ennemis d'éprouver ce que nous ressentimes alors. Mais nul ne sait ce qui l'attend entre le berceau et la tombe. Les agriculteurs américains, heureux et contents ne peuvent juger de nos souffrances, car les jours ne sont plus où leurs pères ont souffert comme nous; une race nouvelle les a remplacés. J'étais à peine de retour à notre demeure désolée quand des amis vinrent tout-à-coup m'avertir que les autorités avaient fait aussi maner leur warrant pour mon apprehension et qu'il fallait m'enfuir. Je fis mes préparatifs à la hâte et je dirigeais mes pas vers les Etats-Unis lorsqu'ayant rencontré sur mon chemin l'officier envoyé à ma poursuite, il m'ordonna de m'arrêter; je tirai alors de ma ceinture un pistolet que je présentai à sa poitrine lui ordonnant de continuer sa route sinon je ferais feu. Je n'eus pas besoin de le lui répéter. Je me rendis immédiatement à Toronto où je m'embarquai à l'aide d'un nom supposé, sur le bateau-à-vapeur qui partait pour Lewiston, et je suis ici faisant tout ce qui est légalement en mon pouvoir pour venger la mort de mon père et aider la cause glorieuse pour laquelle il succomba. (Ici l'écrivain entre dans des détails sur lesquels il fera bien de garder le silence, même avec ses plus intimes amis.) Je demeure actuellement à Pontiac, à 25 milles au nord de Détroit, avec ma mère, mes frères et mes sœurs qui ont quitté le Canada il y a près d'un mois, dépouillés de tout ce que le gouvernement avait pu saisir. Nous sommes traités ici avec beaucoup de bonté et l'on prend un intérêt vif et généreux à notre malheureux sort

Ces lignes de votre ami sincère,
W. R. LOUNT.

LE FEUILLETON, OU SUPPLEMENT DU FANTASQUE.

QUEBEC, MERCREDI 19 SEPTEMBRE, 1838.

Nous n'avons pas de nouvelles plus récentes d'Europe depuis notre dernière publication. Les débats du Parlement anglais au sujet du Canada se lisent ici avec beaucoup d'intérêt, mais quoi que peu de personnes accueillent favorablement les actes de Lord Durham, chacun s'accorde, il faut le dire, à blâmer la précipitation avec laquelle on s'empresse en Angleterre de réprover ses premières